

Histoire de la psychanalyse au Canada

jacques vigneault

On s'étonnera, peut-être, de trouver ici un texte... consacré à un film documentaire... En deça du discours froid, descriptif du présentateur, on assiste à un déferlement de violence, à même de mobiliser des mouvements affectifs extrêmes et de donner, on peut l'imaginer, une idée de ce que peuvent être certains orages pulsionnels, au plus profond du Ça.

Michel De M'Uzan

En dépit du fait que ce soit à Toronto qu'Ernest Jones choisit de s'établir afin d'entreprendre sa campagne d'institutionnalisation de la psychanalyse en Amérique du Nord, c'est toutefois Montréal qui constitue le lieu d'origine de la psychanalyse au Canada. C'est en 1957 que la Canadian Psychoanalytic Society/Société canadienne de psychanalyse fut officiellement reconnue par l'A.P.I. Bien que l'anglais et le français aient été dès le départ les deux langues officielles de la Société, en réalité, les échanges et l'enseignement se faisaient presque exclusivement en anglais et ce jusqu'en 1969, date de la fondation de la Société psychanalytique de Montréal. Ce ne sera qu'avec la création de la section française et des autres sections anglaises qu'un premier programme de formation en français verra le jour. À l'image de la relation entre le Québec et le reste du Canada, les rapports entre la Société psychanalytique de Montréal et les sections anglaises sont ceux de « deux solitudes » qui ne cessent de questionner les motifs de leur cohabitation.

Fondation des sociétés américaines

Au début du siècle, en 1908, Ernest Jones vint s'établir au Canada comme neuropathologiste au Toronto Lunatic Asylum. Il y séjourna jusqu'en 1913, date à laquelle il retourna en Europe, après avoir contribué à la fondation de la psychanalyse aux États-Unis. Organisateur de premier ordre, c'est de l'autre côté de la frontière que son zèle se transporta. Il commença par établir des contacts à Boston avec Norton Prince et James Jackson Putnam, puis il entreprit une campagne en faveur de la psychanalyse en Amérique du Nord. Durant ces cinq années, il ne publia pas moins d'une cinquantaine d'articles de psychanalyse et joua un rôle de premier plan dans la fondation de l'American Psychoanalytic Association (A.P.A.) et des premières sociétés psychanalytiques américaines. En accord avec Brill, qui devait fonder une société à New York, Jones créa une société qui allait représenter le reste des États-Unis. Entre eux deux, ils s'étaient littéralement partagé le pays. Mais, de son séjour au Canada, aucune fondation n'aura vu le jour de ce côté-ci de

la frontière. Pour assister à la naissance de la psychanalyse au Canada, il faudra attendre une quarantaine d'années encore. Quand au développement de la psychanalyse à Toronto même, il ne débutera qu'en 1954 avec Alan Parkin, Canadien originaire de Winnipeg, qui revenait d'une formation psychiatrique et psychanalytique en Angleterre.

Le Montreal Psychoanalytic Club (Le Cercle psychanalytique de Montréal)

Ayant pris naissance à Montréal, alors métropole du pays, la genèse de la psychanalyse au Canada fut le fruit d'un paradoxe aussi étrange que révélateur des singularités de ce continent : un réfugié espagnol antifranquiste, Miguel Prados, faisant alliance avec un canadien-français dominicain, le Père Noël Mailloux. Au début des années 1940, le D^r Miguel Prados avait obtenu un poste au Neurological Institute par l'entremise du D^r Wilde Penfield. Complètement ignoré par l'*establishment* médical, il était toutefois admiré des milieux intellectuels et artistiques de la métropole. Fondé par Cameron, en 1944, le Allan Memorial Institute of the Royal Victoria Hospital ouvrit ses portes en offrant des techniques de traitement modernes inspirées d'une approche organiciste de la maladie mentale. Craignant que l'aspect psychique soit perdu de vue, un groupe d'internes et de résidents commencèrent à dispenser à l'hôpital durant leurs soirées des psychothérapies gratuites. Ils étaient supervisés par le D^r Prados, qui, à cette époque, n'avait fait qu'une auto analyse et n'était affilié à aucune société psychanalytique. À partir du printemps 1945, quatre internes du Allan Memorial qui s'intéressaient à l'approche psychanalytique prirent l'habitude de se réunir chez Prados pour discuter de cas cliniques et étudier ce qu'ils appelaient « la doctrine freudienne ». C'est au début de l'année 1946 que fut prise la décision de constituer un groupe sous le nom de Cercle psychanalytique de Montréal. Et c'est en 1948 que le Père Noël Mailloux, qui avait fondé l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal au même moment où Cameron fondait le Allan Memorial, se joignit au Cercle psychanalytique. Dès lors, grâce à la participation du Père Mailloux, à l'apport des étudiants de l'Université de Montréal, de psychologues et travailleurs sociaux provenant des hôpitaux montréalais, le Cercle s'agrandit considérablement. Le nombre de membres inscrits se chiffrait à quarante tandis qu'autant d'invités assistaient aux réunions. De New York, on invita Lorand, Jacobson, Lewin, Greenacre, Lowenstein, Spitz, Gero, Fisher et Kaufman; de Détroit, Bartemeir et les Sterbas; de Boston, Lindeman et les Bibrings, etc.

Pourtant, s'il remplissait bien le rôle de diffusion de la psychanalyse, le Cercle ne favorisait pas la formation de psychanalystes canadiens. Réduits à aller chercher une formation auprès des instituts américains, ces candidats étaient peu enclins à revenir au Canada. Le seul moyen d'établir une société à Montréal était de donner sur place, avec des psychanalystes officiellement reconnus, une formation psychanalytique. En 1948, grâce à la fondation Lady Davis et au Père Mailloux, le professeur Théo Chentrier fut le premier psychanalyste membre d'une société, la

Société psychanalytique de Paris, qui immigra au Canada. Il fut nommé professeur à l'Université de Montréal et se joignit au Cercle psychanalytique qu'il dirigea avec enthousiasme et loyauté. Pendant les années 1948 à 1950, le Cercle fut très actif et maintint le rythme de ses réunions bimensuelles en plus des séminaires hebdomadaires sur la clinique et la théorie.

Fondation de la Société canadienne de psychanalyse

En 1950, le D^r Eric Wittkower, de la Société britannique, vint au Allan Memorial de l'Université McGill. Puis, en 1951, Georges Zavitzianos, membre adhérent de la Société psychanalytique de Paris, immigra à son tour à Montréal, tandis qu'à l'automne de cette même année, le D^r Alastair Mac Leod, de la Société britannique, fut engagé au département de psychiatrie de l'Université McGill. Enfin, en septembre 1952, le D^r Bruce Ruddick qui venait de terminer sa formation à l'Institut de New York, revint à Montréal. Avec l'arrivée de ces quatre psychanalystes appartenant à des sociétés reconnues par l'A.P.I., des membres du Cercle estimèrent que le temps était venu de rechercher pour le groupe un statut officiel auprès de l'A.P.I. Cette reconnaissance ne pouvait être accordée qu'aux membres qui appartenaient à une société affiliée, c'est-à-dire : Théo Chentrier, Alastair Mac Leod, Miguel Prados, Bruce Ruddick, Eric Wittkower et Georges Zavitzianos. À cette fin, ils constituèrent un Groupe d'études et adressèrent une demande à l'A.P.I. en espérant être reconnus lors du congrès de 1951. On leur répondit que les règlements exigeaient une recommandation émanant d'une société affiliée. Logiquement, ils se tournèrent vers les Américains, plus particulièrement la Société de Détroit qui connaissait bien le Cercle, afin d'être reconnus en tant que société indépendante, affiliée à l'Association psychanalytique américaine. Parce que l'Association psychanalytique américaine venait entre-temps de discréditer le programme de formation de la Société de Détroit, le Groupe d'études dut renoncer à cette affiliation. On lui suggéra plutôt de s'adresser à la Société psychanalytique de Boston, ce qui ne se matérialisa pas. À la fin du mois de septembre 1951, le groupe apprit que, lors du congrès de l'A.P.I. à Amsterdam, sa demande avait été référée au Bureau des standards professionnels de l'American Psychoanalytic Association. La Société britannique, qui suivait avec sympathie les activités du Groupe, se tenait prête à offrir son aide advenant que les négociations échouent avec les Américains. Bien que le comité sur les standards professionnels ait été favorable à la demande du groupe, la réponse officielle de l'A.P.A. fut que le temps n'était pas encore venu. Un membre du groupe était un analyste non-médecin, de plus, les Canadiens, contrairement aux Américains, entendaient admettre à leur société des analystes laïcs.

Devant cette situation, le Groupe d'études retira sa demande auprès de l'association américaine et s'adressa à la Société britannique qui accorda en quelques semaines seulement l'affiliation. De sorte qu'en mars 1952, la Canadian Society of Psychoanalysts/Société des psychanalystes canadiens devint un groupe affilié à la Société britannique. Le professeur Chentrier en était le président, et Mac Leod le

secrétaire. C'est alors que, réagissant violemment, l'Association américaine fit valoir que l'accord de Marienbad du Congrès de l'A.P.I. de 1936 lui accordait le pouvoir exclusif sur toute l'Amérique du Nord. La Société britannique soutenait pour sa part que, puisque le Canada faisait partie de l'Empire britannique, il n'était que juste qu'elle intervienne comme parrain. D'emblée les Américains rejetèrent un compromis qui aurait consisté en un coparrainage. En juillet 1952, après des tractations à tous les niveaux, la Société britannique fit savoir qu'elle ne s'opposerait à aucun accord avec l'Association américaine si cette solution pouvait s'avérer favorable à l'établissement au Canada d'une société psychanalytique reconnue par l'A.P.I.

Afin de faciliter les négociations avec les Américains, le professeur Théo Chentrier, qui n'était pas médecin, décida en août 1952 d'abandonner la présidence de la Société des psychanalystes canadiens. Mac Leod en devint le président, et Ruddick le secrétaire. Dissoute le 17 octobre 1953, cette société fut alors remplacée par la Société canadienne de psychanalyse. Mais, fait plus important encore, en octobre 1952, Prados proposa la dissolution du Cercle psychanalytique de Montréal parce qu'il était convaincu qu'il existait dans l'esprit des Américains une confusion entre le Cercle psychanalytique de Montréal et la Société des psychanalystes canadiens – exclusivement composée d'analystes affiliés. Il était également convaincu que les Américains craignaient que la société diminue les exigences pour l'accueil de nouveaux membres. Ainsi, en sacrifiant le Cercle, Prados croyait que les négociations en seraient facilitées et que la psychanalyse au Canada y gagnerait en prestige et en respect. La majorité se soumit. Toutes ces concessions allaient s'avérer inutiles puisque les Américains n'accordèrent jamais l'affiliation. De nouvelles négociations furent bien entreprises par Mac Leod et Ruddick au cours desquelles les Américains exigèrent une nouvelle demande d'affiliation, ce qui fut fait. Mais, en dépit du fait que le Comité conjoint de l'Association américaine ait recommandé l'admission de la Société au sein de l'Association américaine en qualité de société affiliée, la recommandation fut repoussée par le Comité de coordination, qui stipula que chaque membre dont les titres étaient conformes aux exigences de l'Association américaine devait faire une demande auprès de celle-ci à titre individuel. Selon le D^r Zavitzianos, outre le rejet catégorique des analystes non-médecins, les Américains se disaient également préoccupés par l'orientation kleinienne de quelques analystes.

En décembre 1953, on décida de retirer définitivement la demande d'affiliation à l'Association américaine et de réaffirmer l'affiliation à la Société britannique, qui n'avait jamais été abandonnée. En raison du caractère biculturel du Canada et de l'égalité constitutionnelle des éléments français et anglais, la société serait officiellement bilingue. Le 17 octobre 1953, le groupe se constitua officiellement sous le nom de Société canadienne de psychanalyse – Canadian Psychoanalytic Society.

Entre-temps, à l'été de 1953, le D^r J. B. Boulanger, son épouse Françoise et le D^r J. P. Labrecque, tous trois formés à la Société psychanalytique de Paris, devinrent membres adhérents du Groupe d'études. L'année suivante le D^r W. Clifford Scott, psychanalyste canadien devenu président de la Société britannique, les docteurs Hans et Friedl Aufreiter, de la Société de Vienne, de même qu'André Lussier

qui terminait sa formation à l'Institut de Londres, vinrent enrichir cette société naissante. À l'exception de Scott, qui était parti dans la décennie 1920-1930 et qui fut le seul de sa génération à revenir au Canada, presque tous ceux qui allèrent parfaire leur formation à l'étranger après la deuxième guerre mondiale revinrent au début des années cinquante et jouèrent un rôle actif comme membres fondateurs de la Société canadienne de psychanalyse.

D'abord incorporée au Québec par le Lieutenant-gouverneur de la province en 1955, la Société ne sera par contre incorporée sous les lois fédérales du Canada que le 3 avril 1967, instituant alors la *S.C.P. (1967) Inc.* Mais, le 31 juillet 1957, lors du 20^e Congrès de l'A.P.I. à Paris, sous le parrainage de la Société psychanalytique britannique, la Société canadienne de psychanalyse était officiellement reconnue en tant que composante de l'A.P.I.

La fondation de la Société canadienne de psychanalyse ne provient pas d'une source unique, mais de la convergence d'apports diversifiés constitués par des itinéraires de formation très singuliers. À côté des membres fondateurs formés à l'étranger auprès des sociétés psychanalytiques de Paris, de Londres et des États-Unis, une place privilégiée doit être accordée à ceux qui ont donné naissance au mouvement psychanalytique au Canada : le D^f. Miguel Prados, le Père Mailloux et la quarantaine de membres du Cercle psychanalytique de Montréal.

Fondation de l'Institut canadien de psychanalyse

Le désir d'un institut qui puisse assurer sur place la formation des analystes fut à l'origine du projet de fonder à Montréal une société de psychanalyse affiliée à l'A.P.I. Les premiers jalons de la fondation de l'Institut canadien de psychanalyse furent posés en 1954, en milieu universitaire, au Allan Memorial Institute de l'Université McGill (dirigé par le D^f Ewen Cameron), dans la foulée de la création de la Société canadienne, tous deux étant parrainés par la Société britannique. Grâce au D^f W. Clifford M. Scott, des ententes furent conclues au milieu de l'année 1954 entre la Société britannique et Cameron pour amorcer un programme de formation identique à celui de l'Institut britannique avec trois analystes formateurs. Après un exil d'un quart de siècle, sollicité par Cameron, Scott revint à Montréal pour diriger ce programme. Désormais la voie était ouverte pour la formation à Montréal de futurs analystes. Les premiers étudiants furent ceux qui avaient déjà entrepris leur formation à Montréal, Londres, Paris ou aux États-Unis. Pour Scott, il s'agissait de les aider à terminer une formation déjà amorcée. À l'exception de Cameron (qui aurait intégré la psychanalyse à son programme universitaire dans le seul but de la contrôler) les autres analystes entérinèrent cette proposition de Scott. Lorsque Cameron refusa l'engagement d'un autre analyste formateur, Scott et d'autres collègues, parmi lesquels Jean Baptiste Boulanger, réalisèrent qu'il leur fallait échapper à sa mainmise en établissant un institut complètement autonome. Scott attendra que les étudiants acceptés en formation aient terminé et à la fin de son mandat de cinq ans, en 1959, il donna à Cameron sa démission.

Comme la Société canadienne de psychanalyse était reconnue depuis 1957 comme une composante de l'A.P.I., son comité de formation élaborait un programme d'enseignement qui fut annoncé en 1958. Un premier séminaire était dispensé le 4 avril 1959. Et le 1^{er} octobre 1960, les membres de la Société entérinèrent une proposition recommandant la création et l'incorporation de l'Institut canadien de psychanalyse, ce qui fut fait le 17 mars 1961 dans la province de Québec. Jean Baptiste Boulanger en sera le premier directeur et les membres furent ceux dont la compétence avait été reconnue dans le domaine de la formation, qu'ils aient ou non appuyé le projet de création d'un institut échappant à toute ingérence extérieure. Le premier programme de formation, en 1959, comptait 12 enseignants pour 13 étudiants. Parmi les trente-sept candidats qui furent formés de 1959 à 1967, onze étaient francophones. Pour André Lussier, la décennie des années 60 aura surtout été consacrée à consolider et à légiférer; ce furent, selon lui, des années de légalisme et de procédures qui firent éprouver la nostalgie de l'époque plus enthousiaste du Cercle psychanalytique de Montréal.

Fondation des sections de la Société canadienne

Vers les années 1968-1969, entre autres pour des raisons linguistiques aussi bien que géographiques, il était devenu évident qu'il fallait créer au sein de la Société canadienne de psychanalyse des sections réunies sur un modèle fédératif. Du côté francophone, avec l'accroissement du nombre de candidats et l'émergence d'un fort sentiment nationaliste, le programme de formation en anglais était devenu anachronique. Du côté de Toronto, avec l'augmentation entre 1959 et 1969 du nombre de psychanalystes, plus rien ne justifiait que les candidats se déplacent hebdomadairement vers Montréal pour faire leur formation – ce qu'ils devaient faire depuis dix ans. On créa donc pour Montréal une section francophone et une section anglophone nommées respectivement Société psychanalytique de Montréal et « Canadian Psychoanalytic Society/Quebec English Branch »; et on créa pour l'Ontario une troisième section appelée : « Canadian Psychoanalytic Society/Ontario Branch », plus tard nommée « Toronto Psychoanalytic Society ». Les trois sections de l'Institut et de la Société furent créées en 1968 et en 1969.

À l'aube de l'an 2000, la Société canadienne de psychanalyse compte environ 400 membres, sept sections et trois Instituts. En dehors de celles déjà mentionnées, qui ont un institut depuis leur début, trois sections, la « South Western Ontario Psychoanalytic Society », située à London, la Société psychanalytique de Québec et la « CPS/Western Canadian Branch » n'en possèdent pas encore, tandis que celle de l'« Ottawa Psychoanalytic Society » est en latence depuis que le nombre requis de cinq didacticiens a diminué. Des ententes de service ont alors été conclues avec la « CPS/Quebec English Branch » pour que la formation des candidats de la Société d'Ottawa puisse continuer à se faire localement. En ce qui a trait à la « CPS/Western Canadian Branch », l'Exécutif national a récemment autorisé deux didacticiens de la Société de Seattle, aux États-Unis, à se rattacher administrativement à l'Institut psychanalytique de Toronto pour pouvoir former les

candidats de l'Ouest canadien sur place. Toutefois les candidats de la Société de Québec doivent accomplir leur formation à Montréal, leur Société ne possédant encore qu'un seul didacticien. Quant aux candidats de la « Western Canadian Branch » de l'Ontario, ils poursuivent leur formation auprès de l'Institut de Toronto.

La « CPS/Quebec English Branch » est constituée d'analystes de Montréal provenant de différents milieux ethniques et culturels qui ont choisi de se regrouper autour de la culture et/ou de la langue anglaise lors de la création des sections en 1969. Elle compte aujourd'hui une centaine de membres. Le programme de formation de son institut a été jusqu'à ces dernières années beaucoup plus académique que celui de la S.P.M. Il consiste en quatre années d'enseignement dont la première de nature théorique porte essentiellement sur les textes freudiens, tandis que les trois autres visent à présenter, au moyen de séminaires théoriques et cliniques, le plus vaste aperçu possible des multiples champs de réflexion de l'investigation psychanalytique. Récemment on a ajouté au programme de la quatrième année des auteurs européens tels Aulagnier, Bion, Lacan. Ce programme de formation ne comporte pas de séminaires continus. En ce qui a trait aux supervisions, on exige que les analysants soient préalablement rencontrés par les contrôleurs, et il est recommandé que le premier cas-contrôle soit de cinq séances hebdomadaires.

Le développement de la psychanalyse à l'extérieur de Montréal eut d'abord lieu à Toronto avec l'arrivée, en septembre 1954, d'Alan Parkin, qui venait de compléter une formation à Londres. Il commença par créer en 1956 le « Toronto Psychoanalytic Study Circle » regroupant onze psychiatres ayant un intérêt pour la psychanalyse et lui-même. Ces douze membres se rencontraient régulièrement le mercredi soir et invitaient des conférenciers venus de Montréal : Johann et Gottfriede Aufreiter, Bruce Ruddick et Clifford Scott. En mai 1956, à l'occasion du centenaire de la naissance de Freud, ils reçurent la visite de William Gillespie, président de la « British Psychoanalytic Society », qui parrainait alors la Société canadienne de psychanalyse auprès de l'A.P.I. Entre-temps, Parkin tentait de mettre sur pied un programme de formation psychanalytique au Département de psychiatrie de l'Université de Toronto, de même qu'il cherchait la reconnaissance de son cercle d'études au sein de l'« Ontario Psychiatric Institute ». Ces projets ne se réalisant pas, il se tourna vers le programme de formation de l'Institut canadien qui allait débiter au printemps de 1959. Après deux années d'existence, le Cercle décida de se transformer en section de psychothérapie de la société psychiatrique de l'Ontario en ouvrant ses portes à tous les membres de cette association. Cette demande fut entérinée le 23 janvier 1959 et deux ans plus tard, le 20 janvier 1961, la section de psychothérapie tenait son premier congrès scientifique. Dans son livre *A History of Psychoanalysis in Canada*, Parkin s'est réjoui de l'essor prodigieux de cette section qui, en janvier 1970, ne comptait pas moins de 93 membres. Il y affirme que la transformation du petit cercle d'études en une vaste section de l'Association psychiatrique provinciale avait été le facteur déterminant du développement rapide de la psychanalyse à Toronto. Ce qui ne fut pas fait par le Cercle d'Études de Montréal, dira-t-il.

L'implantation par Parkin de la psychanalyse dans le giron de la psychiatrie déterminera largement l'orientation médicale qu'elle allait prendre en Ontario jusqu'à ce que des psychologues d'orientation psychanalytique de l'Ontario Psychological Association, soutenus par la Division 39 de l'American Psychological Association», décident vers la fin de la décennie 1980 de fonder leur propre société, la Toronto Contemporary Society, et leur propre institut, le Toronto Institute for Contemporary Psychoanalysis. Ils étaient convaincus que le Toronto Psychoanalytic Institute limitait de façon délibérée l'admission des non-médecins. La Société de Toronto craignait, selon eux, que l'assertion voulant que la psychanalyse soit un acte médical soit remise en question par le gouvernement ontarien, qui pourrait alors refuser le paiement par l'Assurance-maladie des analyses conduites par les psychiatres. Dans les premières années, les candidats à la formation de ce nouvel institut étaient des non-médecins. Puis, de façon étonnante, des psychiatres se mirent à y postuler, en dépit du fait qu'il ne faisait pas partie de l'A.P.I. Ils étaient attirés par la diversité des approches de son programme de formation : freudiennes, kohutiennes (« self psychology ») et post-kleininiennes (les théories de la relation d'objet). De même qu'ils voulaient échapper aux incessants conflits entre les factions freudienne et kohutienne qui divisaient la Société psychanalytique de Toronto. Cette dernière en serait peut-être venue à une véritable scission si un troisième groupe (les post-kleininiens), partisan de la théorie de la relation d'objet et se réclamant de Winnicott, Margaret Mahler et Otto Kernberg, n'avait émergé, empêchant ainsi une stricte polarisation. Ne voulant pas reproduire les ostracismes fondés sur les écoles et les modèles théoriques qu'elles soutiennent, la nouvelle société et son institut ont refusé d'accorder l'exclusivité à une théorie particulière. C'est ainsi qu'un certain nombre de didacticiens du Toronto Psychoanalytic Institute (T.P.I.) ont été invités à enseigner à l'Institut contemporain de Toronto.

Cette polarisation aurait débuté au milieu de la décennie 1970, lorsqu'un grand nombre de psychanalystes de la Société de Toronto se sont convertis à la « self psychology » kohutienne de Chicago, les kleininiens ne dépassant pas alors le nombre de deux ou trois analystes. La dilution du pouvoir au sein de la TPS aura sans doute favorisé la mise sur pied de différents projets et programmes qui étaient loin de faire l'unanimité, comme le programme de formation à la psychothérapie analytique (A.T.P.I.P.P) ouvert aux non-membres et existant depuis une dizaine d'années. En outre, l'arrivée du nouvel institut aurait eu pour conséquence d'amener le T.P.I. à accepter davantage de candidats non-médecins. Aujourd'hui la Toronto Psychoanalytic Society compte environ 130 membres.

Suite à la fondation des trois premières sections de la Société et de l'Institut, d'autres sections ont été créées dès qu'au moins cinq analystes ou didacticiens appartenant à une même communauté géographique ou culturelle en faisaient la demande. Il y eut d'abord en 1972 celle de l'Ottawa Psychoanalytic Society, fondée par Keith Mills, Charles Roberts, Gerard Sarwer-Foner, Frederick Lowy, Antoine Lepage et James Innes-Smith, suivie en 1978 de la fondation de l'Institut

d'Ottawa. Puis en 1978 fut fondée la CPS/Western Canadian Branch, constituée de membres disséminés dans les quatre provinces de l'Ouest canadien. Bien que Donald Watterson, de Vancouver, ait été le premier psychanalyste à s'établir en Colombie Britannique, la psychanalyse ne connut aucun développement dans cette province jusqu'à ces dernières années alors que quelques analystes ont décidé de tenter une seconde fondation qui semble devoir réussir puisqu'ils sont en train d'y implanter un institut. A Edmonton, en Alberta, il y eut Julius Guild suivi en 1971 de Perry Segal et en 1973 d'Hassan Azim, tous trois ayant fait leur formation à la Quebec English Branch de Montréal. Avec l'arrivée d'Azim, ils commencèrent à tenir des réunions scientifiques mensuelles. Vingt-cinq ans plus tard, on ne compte qu'un analyste à Calgary et deux à Edmonton.

Même constat à Winnipeg, au Manitoba : après que quelques analystes aient tenté de s'y implanter, T. Thompson est le seul à y avoir encore une pratique. Keith Mills, qui fut le premier psychanalyste d'Ottawa, vint s'installer à Saskatoon, en Saskatchewan, en 1977. Il est maintenant retourné à Ottawa. Sur un territoire dont la superficie couvre environ le tiers du Canada, la Western Canadian Branch compte aujourd'hui une dizaine de membres : six en Colombie-Britannique, trois en Alberta et un au Manitoba.

La South Western Ontario Psychoanalytic Society constitue la sixième section de la S.C.P. Elle fut fondée le 5 juin 1982. Venant de la QE/Branch de Montréal, Gottfriede et Johann Aufreiter furent les premiers psychanalystes à venir s'installer à London en 1971. Quatorze membres sont présentement inscrits à cette société.

Fondée en 1988, La Société psychanalytique de Québec est la plus récente des sept sections de la S.C.P. Elle compte une dizaine de membres. Le doyen en est le psychologue Henri Richard, qui commença sa pratique après une formation psychanalytique à Paris de 1952 à 1959. Il sera rejoint quelques années plus tard par Noël Montgrain, qui avait aussi fait sa formation à l'Institut de psychanalyse de Paris. En dépit de la distance, les analystes de Québec ont maintenu une présence active et régulière à la vie scientifique de la S.P.M. jusqu'au moment de la fondation de leur Société, où ils ont choisi de se consacrer davantage à la vie scientifique de leur propre société. Ce qui ne va pas sans poser quelques problèmes dans la mesure où pour devenir didacticien, il leur faudrait s'impliquer de façon intensive et soutenue dans la vie de la Société psychanalytique de Montréal, qui ne représente ni leur milieu de vie, ni leur milieu scientifique.

Dans les provinces maritimes de l'Est du Canada, on ne compte encore aucune société. Ainsi, en dehors des pôles d'attraction démographiques, culturels et économiques que Montréal et Toronto représentaient jusqu'ici, la progression de la psychanalyse au niveau pan-canadien aura connu un très lent développement.

La Société psychanalytique de Montréal

Déjà en mai 1965, trois ans avant la création, en 1968 et 1969, pour des raisons linguistiques, culturelles et géographiques, des trois sections de la Société canadienne de psychanalyse réunies sur un modèle fédératif, l'Institut canadien avait fait part de son intention de mettre sur pied un programme de formation en

français pour 1967. Au départ, dans les trois sections, on utilisa le programme de formation de l'Institut britannique tel qu'adopté en 1959 par l'Institut canadien. Échelonné sur quatre années, ce programme commun d'enseignement comprenait l'étude des textes freudiens, des conférences, de séminaires théoriques, techniques et cliniques, en plus de nécessiter trois analyses supervisées. C'est ce programme d'enseignement, jugé trop classique, que la nouvelle vague de psychanalystes francophones, formée à Paris dans les années soixante, remettra en question vers 1970.

En septembre 1969, quelques analystes francophones formés à Paris donnèrent naissance au Groupe français de Montréal. Rapidement, certains collègues anglophones y virent un désir de séparation inspiré par le mouvement politique Souveraineté-Association. Après l'euphorie du départ, ce groupe fut rapidement confronté aux dures réalités politiques de la S.C.P. : les exigences, les programmes et les traditions de l'Institut canadien étaient très différents de ce qu'ils avaient connu à Paris, et ils aspiraient à une autonomie plus grande que celle que plusieurs collègues anglophones voulaient bien leur accorder. Mais c'est surtout pour des questions de formation que la Société psychanalytique de Montréal allait s'écarter des deux autres sections : divergences sur le programme d'enseignement, refus de l'intrusion de l'Institut dans les analyses personnelles, conception non évaluative des contrôles, création des séminaires continus qui pouvaient être dirigés par des non-didacticiens, et par dessus tout création de la catégorie d'analystes habilités permettant, après cinq ans de membership, à des non-didacticiens d'analyser des candidats, etc.

Il convient cependant de préciser que la question de la constitution des trois sections canadiennes était déjà, dès 1965, une idée acquise, et qu'à l'hiver 1965-1966, il existait un terrain d'entente entre les trois futures sections. À cette occasion, des membres francophones de l'Institut exprimèrent leur crainte « qu'une prise en considération des besoins d'autonomie géographiques et culturels des sections soit peu compatible avec le maintien d'une unité organisationnelle ». Néanmoins, les trois sections de l'Institut furent créées en 1968 et celles de la Société en 1969. Le 9 octobre 1969, les membres du groupe francophone adoptèrent unanimement le nom de Société psychanalytique de Montréal (section française de la Société canadienne de psychanalyse), mais ce ne sera qu'en 1972 que ce nom sera officiellement adopté par la S.C.P.

À cette époque, certains membres favorisaient plutôt la scission complète de la S.C.P, tandis que d'autres disaient craindre l'enfermement qu'une séparation si précoce risquait d'entraîner. Une nouvelle tentative de relancer l'idée de la séparation fut à nouveau repoussée par les membres au milieu des années 90.

C'est en 1967 qu'un programme de formation unilingue français fut dispensé pour la première fois. Il comptait huit analystes et neuf étudiants. Vingt et un ans plus tard (1988), 95 étudiants avaient pu faire leur formation en français. Le premier Conseil élu de la S.P.M. tint sa première réunion le 24 novembre 1969. Le D^r J.-L. Langlois en fut le premier président. Dès cette première réunion, Roger Dufresne mit de l'avant, dans la perspective d'une plus grande collaboration entre

l'Institut et la Société, l'idée de séminaires continus, et on adopta le principe d'un colloque scientifique annuel du printemps, idée chère à André Lussier. Tel que relaté précédemment, au début l'enseignement était didactique et conforme au premier programme de 1959 et ce jusqu'en 1972, date à partir de laquelle des séminaires ouverts et continus ont été offerts aux candidats. Sur la base d'une cooptation, des petits groupes, dirigés par des membres ou des non-membres de l'Institut, se réunissent à fréquence régulière et discutent un thème de nature clinique, technique et théorique. Ce travail en petit groupe a été perçu comme un lieu où l'on pouvait le mieux et le plus librement articuler sa pensée. L'originalité de la formule réside dans le fait que ces séminaires sont constitués de doyens, de membres plus jeunes ainsi que d'étudiants. Par ailleurs, l'unique programme d'enseignement obligatoire retenu fut celui des textes freudiens échelonné sur quatre années, l'enseignement étant assuré par tout membre qui en émettait le désir, qu'il soit didacticien ou membre ordinaire. Pour le reste, l'accent fut mis sur les supervisions davantage conçues comme assistance que comme évaluation, et surtout sur l'importance de « l'analyse personnelle » dorénavant entrevue comme noyau central de la formation, raison pour laquelle on a aboli la fonction d'analyste-rapporteur afin de protéger le secteur réservé du transfert contre toute ingérence du tiers institutionnel. À ce titre, l'analyse didactique fut considérée comme une analyse personnelle où le désir d'être analyste devait également être analysé. Il faut aussi souligner que dès son acceptation, le candidat est invité à toutes les réunions scientifiques où sa participation est souhaitée.

Le choix de ce modèle d'enseignement s'est imposé à partir des questions débattues lors des pré-congrès internationaux sur la formation, des influences provenant des groupes analytiques français, d'un atelier sur « La situation actuelle de la psychanalyse » mis sur pied en février 1970 par quatre membres ayant fait leur formation à Paris : J. Bossé, C. Brodeur, R. Dufresne et J.L. Saucier. Tous les deux mercredis, ils réfléchissaient sur la nature du processus analytique, les rapports entre psychanalyse et société, psychanalyse et médecine, psychanalyse et institutions psychanalytiques, gratuité et tiers payant, l'analyse didactique ou personnelle, les séminaires didactiques ou continus et la supervision comme évaluation ou assistance. Mentionnons également le premier congrès scientifique annuel de la section française, en juin 1970, ayant pour thème « La transmission de la psychanalyse ». Les réflexions qui surgirent de ces débats inspirèrent de nombreuses propositions ultérieurement adoptées lors des réunions administratives. Bien que tous les membres de la S.P.M. aient été invités à ces débats, la plupart des participants furent ceux qui avaient fait leur formation à Paris. Aujourd'hui encore, les structures de la S.P.M. demeurent profondément marquées par les principes dégagés à cette époque.

À peine fondée, la S.P.M. se vit confrontée à d'importants défis, en particulier l'établissement du régime d'Assurance-maladie du Québec. Les psychanalystes-médecins du Québec durent alors se prononcer sur le caractère médical ou non médical de la psychanalyse. L'enjeu était le paiement par l'État des analyses conduites par les psychiatres, et conséquemment la création de deux catégories d'analystes. Suffisamment sensibilisés aux obstacles qui surgissent quand l'analyse

ne rencontre aucune butée, aux interventions de l'État, et estimant qu'il serait devenu pratiquement impossible que les non-médecins puissent faire de l'analyse, à la suite de vifs débats, la S.P.M. et la Quebec English Society affirmèrent courageusement le caractère non médical de la psychanalyse. Que la Toronto Psychoanalytic Society ait fait le choix inverse illustre bien que pour bon nombre d'entre eux, comme pour beaucoup d'Américains, la psychanalyse était considérée comme une sous-spécialité de la psychiatrie, ce qui permet d'entrevoir le clivage existant à la S.C.P. sur la nature de la psychanalyse.

Les remises en question se sont ensuite étendues aux rapports société-institut, au mode de formation selon le modèle anglo-saxon – si différent des modèles qui prévalaient à Paris – et à l'aspect centralisateur de la Société canadienne, qui ne déléguaux sections que le programme scientifique, sans aucun pouvoir ni ressources financières pour animer la vie scientifique ou constituer une bibliothèque. Car jusqu'à la fondation de la S.P.M., toutes les références théoriques – à l'exception de Freud qu'il fallait lire en anglais – étaient américaines et britanniques. Quant aux auteurs auxquels les analystes venus de Paris se référaient, on ne semblait pas les connaître. Le problème d'une bibliothèque de langue française constituera l'amorce d'une lutte longue et ardue vers l'autonomie administrative et financière des sections, qui ne connaîtra son aboutissement qu'en 1997 avec une autonomie complète des sections à ce sujet. Mais pendant les trois décennies allant de 1967 à 1997, les finances autant que l'administration des sections furent en partie autonomes et en partie centralisées.

Comment caractériser la Société psychanalytique de Montréal? Avant tout par la diversité des influences et la prévalence de la pensée psychanalytique française. Lors de sa fondation en 1969, la S.P.M. comptait vingt neuf membres dont treize formés à Paris, trois aux États-Unis, un à Londres et douze à Montréal. En second lieu, par son choix d'un programme de formation « ouvert », contrairement à ce qui était privilégié dans les autres sections de la Société canadienne et aux États-Unis. Dans la mesure où la S.P.M., comme la S.C.P., est le fruit d'apports diversifiés qui nous ont familiarisés avec plusieurs modèles théoriques se situant dans le sillage freudien, les lieux de dissensions et de rupture se situaient davantage autour de la langue et de la culture, de même qu'autour des questions de formation et des modes de transmission de la psychanalyse plutôt que des écoles et des clivages théoriques qui les fondent. De notre longue cohabitation avec les Anglo-saxons, nous aurons développé l'art du compromis, du « gentlemen's agreement », qui nous aura permis d'échapper jusqu'ici aux scissions si fréquentes en Europe. En tant que société française nord-américaine, la S.P.M. constitue un point de convergence entre les influences européennes et américaines.

La S.P.M. et la Quebec English Society partageant le même édifice, qui est également le siège social de la S.C.P., des relations de respect et de courtoisie ont toujours prévalu entre les deux groupes. Certains membres de chaque section sont

hautement appréciés par ceux de l'autre section. Ainsi, depuis le début des sections, de façon variable, il y eut toujours de part et d'autre des candidats quisont allés chercher une supervision ou faire leur analyse chez des analystes de l'autre section, de même qu'il se fit parfois, une fois la formation terminée, certaines demandes de transfert à l'autre société. Par ailleurs, les membres de la section française auront davantage été présents aux réunions scientifiques de la section anglaise que l'inverse. Cela dit, en dehors des enjeux communs, où les lieux de clivages sont pour un temps résorbés, les rapports entre les deux sections ont longtemps été caractérisés par la distance et l'incompréhension mutuelle. Bien qu'il faille éviter de ramener à un dénominateur commun tous les membres d'un groupe, les idées préconçues les plus vivaces sur les perceptions mutuelles décrivent les francophones comme abstraits et faisant de la philosophie ou de la littérature, mais n'étant pas cliniciens, tandis que les anglophones sont qualifiés de pragmatiques et faisant de la psychiatrie ou de la psychologie, mais pas de psychanalyse. Pour autant, ces préjugés n'ont pas empêché des amitiés et des collaborations de se nouer entre individus. De plus, en incarnant l'ennemi extérieur contre lequel il fallait maintenir la cohésion, chaque société aura peut-être permis à l'autre de ne pas se diviser tant il est vrai, comme l'écrivait Josette Garon, que « le différent ailleurs » permet de renvoyer « le différend ailleurs »! Quant aux rapports scientifiques avec les autres sections, ils sont plus ténus, toutefois un certain nombre de nos membres sont régulièrement présents au congrès scientifique annuel de la S.C.P. et participent activement à différents comités d'études de la fédération.

Trente ans après sa fondation, le nombre de membres de la S.P.M. aura plus que quadruplé malgré les inévitables départs. La Société se réjouit d'avoir ouvert ses portes aux non-médecins, ce qui lui aura permis de s'enrichir de points de vue provenant de disciplines connexes et par voie de conséquence de mieux définir la nature spécifique de la psychanalyse. L'espoir placé dans les séminaires continus aura dépassé toute attente. Ceux-ci auront permis aux étudiants, une fois achevée leur formation, de ne pas être renvoyés à eux-mêmes, mais de demeurer dans des noyaux de réflexion constitués d'analystes de tous âges. Ces séminaires font par ailleurs contrepoids aux rapports plus impersonnels qui s'instaurent quand une société s'agrandit. Chacun a ainsi pu trouver un lieu d'échanges où il puisse partager les interrogations issues d'une pratique solitaire. Toutefois, le désir d'assurer une présence analytique dans les principales régions du Québec ne s'est pas concrétisé en dehors de Montréal et Québec. Ainsi, on aura souvent reproché à la S.P.M. son enfermement. Malgré les risques que cela encourt, elle cherche depuis quelques années à assurer une plus grande présence sociale; encore faut-il que ces vitrines sur la société restent compatibles avec sa nature. La reprise des conférences publiques (Conférences Françoise-Boulanger, Tables rondes Julien-Bigras), les journées Portes ouvertes, la création d'un Comité permanent des communications et la fondation récente d'une clinique psychanalytique institutionnelle sont autant de signes d'une volonté d'ouverture sur la société.

Les publications

Longtemps la communication orale aura été le mode prévalent de transmission à la Société canadienne de psychanalyse. Les premières générations d'analystes étaient surtout absorbées par les problèmes de fondation et de transmission plutôt que par la rédaction d'ouvrages psychanalytiques. Pour beaucoup d'entre eux, la pratique de l'écriture se sera cantonnée à des articles scientifiques publiés dans les revues internationales spécialisées. Ainsi, pour n'en nommer que quelques-uns, W. Clifford M. Scott, Georges Zavitzianos, Jean Baptiste Boulanger, Jean-Louis Langlois, Paul Lefebvre, André Lussier, Jean Bossé, Pierre Doucet, Guy Da Silva, Roger Dufresne, etc. ont produit des articles marquants, sinon des ouvrages théoriques, mais se seront davantage investis dans la formation des futures générations d'analystes qu'ils ont marqués par la richesse de leurs connaissances théoriques et cliniques. Il faut dire que le milieu psychanalytique d'alors ne possédait pas une solide tradition d'écriture et que la communauté psychanalytique ne voyait pas d'un très bon œil les publications qui dépassaient le cadre des pairs. Ce à quoi les revues qui verront le jour à partir de la fin des années soixante s'attaqueront en dépit de leur éphémérité. Car pour qu'une revue puisse perdurer, il faut un bassin suffisant de lecteurs et d'auteurs, et nous n'avons encore ni l'un ni l'autre. Sans compter que les difficultés d'accès du public étranger aux publications d'ici viennent aggraver cette situation.

Ainsi, le premier numéro de la Revue canadienne de psychanalyse publié en 1954 demeura sans lendemain jusqu'à la parution près de quarante ans plus tard, au printemps 1993, du premier numéro de la revue semestrielle, canadienne et bilingue de la Société canadienne de psychanalyse, le « Canadian Journal of Psychoanalysis/Revue canadienne de psychanalyse », dirigé par Eva Lester. De même, la Société psychanalytique de Montréal publie depuis 1988, trois fois l'an, un périodique à usage interne, le Bulletin de la S.P.M., afin de servir de lieu d'échanges sur la vie institutionnelle, de maintenir vivante une pensée psychanalytique, de stimuler la recherche scientifique et l'habitude de l'écriture, en dehors des réunions scientifiques et des colloques.

C'est certainement Julien Bigras, avec la revue *Interprétation*, dont il a été le fondateur et le rédacteur en chef de 1967 à 1971, qui aura été le premier psychanalyste d'ici à tenter de favoriser dans la communauté psychanalytique un travail d'écriture. En s'associant des penseurs provenant de différents horizons, il se donna pour tâche la prospection des sciences humaines, de la littérature et des arts, auxquels le psychanalyste se devait de s'intéresser. De 1971 à 1988, il se consacra à la rédaction d'essais et de romans psychanalytiques cumulant une dizaine de titres remarquables par la critique, tout en ne rédigeant pas moins de quatre-vingts articles de psychanalyse.

Josette Garon, Jacques Mauger, Lise Monette et François Peraldi tenteront de reprendre autrement, avec la revue *Frayages*, le flambeau que Julien Bigras cherchait à transmettre. Trois numéros thématiques parus sporadiquement en 1984, 1985 et 1987, mais qui ont fait date, leur révélèrent les difficultés du travail d'édition.

À l'automne de 1992, soutenu par un solide comité de rédaction, Dominique Scarfone publiait le premier numéro de *Trans*, une revue semestrielle semi-thématique. Bien que son comité de rédaction se composait de membres de la Société psychanalytique de Montréal, la revue ne possédait avec celle-ci aucun lien institutionnel. Conçue comme espace pour la pensée et l'écriture psychanalytique, *Trans* se voulait en outre un lieu d'échanges avec d'autres disciplines. Avec la publication de son dixième numéro au printemps de 1999, le comité de rédaction décida de mettre fin à la parution de la revue, qui aura joué un rôle essentiel de stimulation de la pensée psychanalytique et incité la S.P.M. à s'ouvrir sur l'extérieur. En marge de son travail d'édition, *Trans* a également animé pendant toutes ces années la vie psychanalytique montréalaise en organisant annuellement un colloque thématique ouvert au grand public.

Financée par la revue *Santé Mentale au Québec*, la revue *Filigrane*, périodique semestriel semi-thématique existant aussi depuis 1992, s'adresse aux psychothérapeutes, psychanalystes et professionnels dont l'approche clinique est compatible avec la psychanalyse. Hélène Richard en est la rédactrice en chef, et tous ses comités se composent de cliniciens en pratique active. Plusieurs psychanalystes de la S.P.M. y collaborent régulièrement.

Patrick J. Mahony, Jean Imbeault et Dominique Scarfone comptent très certainement parmi les analystes d'ici qui nous ont donné, avec des modalités et une tonalité qui leur sont propres, nos premières grandes contributions de niveau international à la réflexion critique sur le corpus psychanalytique. Né à New York, Canadien depuis 1986, professeur titulaire en études anglaises à l'Université de Montréal, analyste didacticien à la CPS/Quebec English Branch, premier anglophone à avoir fait sa formation à l'Institut psychanalytique de Montréal, Patrick J. Mahony ne cesse de cumuler depuis plus de trente ans les distinctions et les bourses de prestige parmi lesquelles en 1994 le Prix Mary Sigourney, important prix international en psychanalyse, pour sa contribution à la littérature psychanalytique et son retentissement sur la psychanalyse et son évolution. Mahony est en outre un éminent conférencier invité non seulement au Canada et aux États-Unis, mais partout en Europe et en Amérique du Sud. Il a consacré de nombreuses années à une étude interdisciplinaire de l'œuvre de Freud, renouvelant la lecture de textes dont on croyait avoir épuisé la signification. De « Freud as a writer » en passant par « Cries of the Wolf Man », « Freud and the Rat Man » à « Freud's Dora : a psychoanalytic historical and textual study », Mahony soutient que, confronté à l'impossibilité narrative de l'histoire de cas, Freud produit des récits symptomatiques qui sont une source précieuse pour interroger sa pratique clinique et son écriture. L'importance de la notion de traduction dans l'œuvre de Freud et les nombreuses questions que soulève la traduction de ses œuvres représentent deux autres pôles de ses recherches.

Par ailleurs, en destinant à un large public un texte théorique excessivement pointu s'appliquant à dégager les grands axes de réflexion qui parcourent l'œuvre freudienne à partir du fil conducteur de la théorie traumatique, et en concevant une œuvre remarquable autant par sa rigueur que par la limpidité de son écriture, la publication en 1989 de *L'événement et l'inconscient* de Jean Imbeault, psychiatre

et psychanalyste de la S.P.M., a été saluée comme une grande première dans le milieu psychanalytique québécois. Proposer après Lacan et Laplanche une « nouvelle lecture » de Freud exigeait au départ beaucoup d'assurance. C'est que l'auteur voit la psychanalyse comme un requestionnement nécessaire et sans cesse répété, comme si l'œuvre freudienne avait régulièrement besoin d'être « réouverte » aux énigmes fondamentales de la psychanalyse. Avec *Mouvements*, publié en 1997 chez Gallimard dans la collection Connaissance de l'inconscient, Jean Imbeault apportait une autre contribution majeure à la pensée psychanalytique en dégagant puis en examinant quatre vecteurs : l'interprétation, le souvenir, le transfert et la répétition qui mettent l'analyse en « mouvement » et lui permettent d'échapper à la pure répétition. Il part pour ce faire de l'essentiel, la parole, milieu réel qui « porte » l'analyse, et son étalement engendré par le dispositif analytique. Il relève au passage les incompréhensions dont la théorie freudienne a fait l'objet et qui ont conduit à sa méconnaissance et son mésusage à l'origine de nombreuses critiques dont elle est aujourd'hui la cible.

Avec *Oublier Freud*, publié aux éditions Boréal en 1999, Dominique Scarfone, psychanalyste et professeur à l'Université de Montréal, s'emploie à dégager la spécificité de la psychanalyse en regard de la science et plus particulièrement des sciences actuellement en émergence, la psychologie cognitive, les neuro-sciences et la psychopharmacologie, qui selon d'aucuns auraient définitivement périmé la psychanalyse. Dans un style dense, mais accessible à un public cultivé, il brosse un tableau de la psychanalyse et de son évolution depuis Freud jusqu'à ses héritiers actuels, en structurant sa présentation autour du travail de la mémoire. Objet d'étude commun à la psychanalyse et aux sciences cognitives, mais que la psychanalyse théorise de manière inédite. Scarfone montre, en effet, que ce qu'on nomme conscience, esprit ou psychisme n'est rien d'autre que l'actualisation d'un certain travail de mémoire dont les sciences cognitives sont incapables de rendre compte parce qu'il se dérobe à toute tentative d'appréhender l'être humain comme « objet d'études scientifiques objectivantes. » Scarfone signe ici un premier grand livre de psychanalyse qui arrive à point nommé pour nous rappeler qu'à côté des sciences cognitives, la psychanalyse a plus que jamais sa place.

Rompant avec un discours analytique longtemps venu de l'étranger, le travail d'écriture de ces analystes ouvre la voie à une réflexion psychanalytique originale et féconde qui soit autre chose qu'une glose savante ou une paraphrase sophistiquée des ouvrages psychanalytiques à la mode.

La psychanalyse hors institution

Au Canada, comme ailleurs, la pratique de la psychanalyse n'est pas l'apanage de la seule Société canadienne et de ses diverses sections. En marge de celle-ci, il a toujours existé des psychanalystes non affiliés faisant cavaliers seuls ou diversement regroupés. Certains, parce qu'ils désiraient conserver leur liberté, ont préféré ne pas faire acte de candidature à la S.C.P.; d'autres, ayant vu une première demande repoussée, ont choisi de ne pas se représenter. Bien avant François Peraldi, qui arriva à Montréal en 1974, Michel Dansereau, dans les années cinquante, et plus tard Mireille Lafortune, vers la fin des années soixante, furent

sans doute les premiers à pratiquer la psychanalyse alors qu'aucune institution officielle ne leur en avait décerné le titre. Médecin formé auprès de Laforgue à Casablanca, Michel Dansereau serait le premier psychanalyste montréalais non affilié. Après avoir travaillé quelques temps à l'Institut Albert-Prévost en tant que psychanalyste, il délaissa très tôt la pratique institutionnelle pour ouvrir un cabinet où il exerça une pratique privée et en vécut sa vie durant. Bien qu'il ait connu le milieu de la S.C.P., il ne fit jamais acte de candidature. Quant à Mireille Lafortune, psychologue, après une didactique avec un membre de la S.C.P., deux lettres de refus, en 1965 et en 1966, l'ont convaincue qu'à cette époque les non-médecins avaient peu de chance d'être admis. Elle se résolut à faire cavalier seul et se lia progressivement à des collègues, affiliés et non-affiliés, en pratique privée. Avec l'accroissement du nombre d'analystes « hors les murs », des séminaires de travail purent être organisés.

Pendant 55 ans, de 1943 à 1998, le Centre d'orientation, fondé par le Père Guillemette, avec au départ comme mandat la protection de l'enfance, en s'adjoignant les services du Père Noël Mailloux, directeur du nouvel Institut de psychologie de l'Université de Montréal (1942), s'imposera comme premier lieu de formation de psychothérapie psychanalytique d'orientation freudienne au Québec. Tout au long de son existence, plusieurs psychanalystes de la S.P.M., viendront régulièrement y enseigner et conseiller tant les professionnels que la direction.

À Montréal, de nos jours, des petits groupes et des individus travaillent de façon assez libre. Ces groupes, qui dépassent rarement une dizaine de personnes, se font et se défont fréquemment. Le Réseau des cartels, constitué d'analystes s'intéressant à la pensée de Lacan, que François Peraldi (voir la section consacrée à François Peraldi) avait mis sur pied en 1986, n'a pas survécu à la disparition de ce dernier, un seul cartel fonctionnant encore. Un nouveau projet de regroupement des analystes ayant appartenu au Réseau serait présentement à l'étude.

La majorité des psychanalystes non affiliés ont fait une analyse personnelle, sont allés chercher des supervisions, fréquentent des séminaires, assistent à des journées d'études et à des colloques. Mais comme ils nourrissent une commune méfiance envers toute forme d'institution officielle, à l'exception de la « Toronto Contemporary Society », il n'existe pas au Canada de société psychanalytique non affiliée d'importance.

Ainsi, l'Association des psychanalystes du Québec (A.D.P.Q.), qui revendique une référence à Lacan, ne compte qu'une dizaine de membres. Fondée en 1967, en réaction contre la S.C.P. alors accusée de n'admettre que des psychiatres, l'A.D.P.Q. exige depuis 1980 que ses postulants détiennent une maîtrise en psychologie. La formation académique étant garantie par l'université, l'A.D.P.Q. se réserve la formation clinique et la supervision des candidats.

Il existe, par ailleurs, différents regroupements de cliniciens (et) ou de théoriciens ayant un intérêt pour la psychanalyse et la psychothérapie analytique. Fondée en 1985 et comptant environ 150 membres répartis dans les différentes régions du Québec, l'Association des psychothérapeutes psychanalytiques du Québec (A.P.P.Q.) est un rassemblement de cliniciens d'approche psychanalytique.

Chaque année, l'association organise un colloque et des conférences, en plus de mettre sur pied des activités de formation ouvertes aux non-membres. Elle offre également à ses membres un vaste programme de formation constitué de séminaires continus, de journées cliniques, de groupes de supervision et de groupes de lecture. Régulièrement, des membres de la Société psychanalytique de Montréal y sont invités. Tout comme les cliniciens ont leurs propres lieux de regroupement, le Groupe d'études psychanalytiques interdisciplinaires (GEPI) constitue un rassemblement, à partir de l'Université du Québec à Montréal, de professeurs qui enseignent la psychanalyse, sans préjuger de leur pratique. Constitué d'une quinzaine de membres, ce groupe d'études convie régulièrement la communauté universitaire et collégiale à des séminaires-midi et des colloques intéressant la psychanalyse et son enseignement. Par ailleurs, l'Institut québécois de psychothérapie, qui existe depuis plus de douze ans, offre un programme de formation de deux ans à la psychothérapie analytique et systémique. On demande aux postulants d'être membres d'une corporation ou association professionnelle ayant trait à la santé mentale. Quelques analystes de la S.P.M. font partie de l'équipe de formation de cet institut.

Du côté de la ville de Québec, en dehors de la Société psychanalytique de Québec, quelques médecins, psychiatres et psychologues sans allégeance à une institution ou une école pratiquent librement la psychanalyse. Déçus par les regroupements officiels, des psychologues sont à la recherche d'une formule qui permettrait de soutenir un projet d'enseignement, de même que des échanges sur le travail clinique. Existant depuis les années soixante, l'Institut de psychothérapie de Québec a été fondé par le Père Samson pour les gens qui veulent se former à la psychothérapie analytique. Collègue du Père Mailloux, le Père Samson avait fait sa didactique en France. Par ailleurs, de concert avec des psychiatres du Centre hospitalier Robert-Giffard, le Groupe interdisciplinaire freudien de recherches et d'interventions cliniques et culturelles (GIFRICC), fondé par Willy Apollon, s'est acquis une solide réputation dans le travail analytique d'inspiration lacanienne auprès des psychotiques. Des séminaires cliniques et différents groupes d'études entretiennent la vie scientifique de ce collectif. Fondé au milieu des années soixante-dix par Marcel Gaumont, analyste jungien formé à l'Institut Jung de Zurich, le Cercle Jung de Québec fait beaucoup de travail de promotion et d'animation de la psychanalyse jungienne au moyen de conférences publiques et de débats. Le Cercle Jung dispense également un programme de formation. De 1984 à 1996, André Renaud, psychanalyste de la Société psychanalytique de Québec, a fondé et dirigé Etayage. Il s'agissait d'un programme de formation s'adressant à des médecins, psychiatres, psychologues et travailleurs sociaux qui voulaient faire de la psychothérapie analytique. D'une durée de cinq ans, le programme de formation comprenait trois ans de séminaires et deux ans de supervisions. Parmi la trentaine de personnes qui ont ainsi pu bénéficier de ce programme de formation, quelques-unes ont par la suite entrepris une formation à l'Institut psychanalytique de Montréal.

Enfin, dans l'Ouest canadien, en Colombie-Britannique, un regroupement de psychothérapeutes d'orientation analytique est aussi à l'œuvre.

François Peraldi

Né à Paris, le 2 mai 1938, François Peraldi immigra à Montréal en 1974 où il exerça la psychanalyse jusqu'à sa mort le 21 mars 1993, à l'âge de cinquante-cinq ans. Après un début d'études en médecine, il se tourna vers la psychanalyse et fit une cure à visée didactique avec Simone Decobert, analyste de la Société psychanalytique de Paris. Ayant été refusé à la SPP, il appliqua à l'École freudienne de Paris où il put terminer sa formation didactique. C'est de cette époque que datent ses liens d'amitié avec Françoise Dolto, Luce Irigaray et Michèle Montrelay. Désirant se spécialiser en psychanalyse d'enfant, Peraldi fera d'abord de la psychothérapie institutionnelle avec de jeunes psychotiques. Parallèlement à sa formation psychanalytique, il compléta un doctorat en linguistique auprès de Roland Barthes. Cette formation, qui l'amènera à enseigner la psychanalyse au département de linguistique de l'Université de Montréal, l'avait particulièrement sensibilisé à l'œuvre de Lacan, qu'il contribua à faire connaître tout en refusant d'être étiqueté comme lacanien. Intellectuel doué, il aura su introduire l'œuvre clinique de Lacan dans un environnement culturel nord-américain où son influence ne dépassait pas le champ philosophique et esthétique. Brillant pédagogue, il aura donné accès à un discours présentant plus d'une aspérité. C'est ainsi qu'il aura créé le séminaire Peraldi où il a généreusement accueilli des intellectuels, des cliniciens et des apprentis analystes de tous horizons et de toutes allégeances. Pendant quinze ans, de 1976 à 1991, tous les deux mardis de la session universitaire, on pouvait venir entendre et échanger avec Peraldi et ses invités de Montréal (Julien Bigras, Josette Garon, Jean Imbeault, Mireille Lafortune, Jacques Mauger, Lise Monette, Régine Robin, etc.) et d'ailleurs (Jacques Assoun, Françoise Dolto, Luce Irigaray, Chantal Maillet, Gérard Miller, Gérard Pommier, Moustapha Safouan, etc.), non seulement sur l'œuvre de Lacan, mais également sur les disciplines que la psychanalyse interpelle. Plusieurs invités de Montréal étant membres de la Société psychanalytique de Montréal, Peraldi aura noué avec certains d'entre eux des liens de collaboration et d'amitié qui l'ont amené à écrire dans la revue *Interprétation* de Julien Bigras, ainsi qu'à être membre du Comité de rédaction de la revue *Frayages*. De même qu'il collabora à la revue *Filigrane* d'Hélène Richard. A ce titre, il aura grandement favorisé les échanges et stimulé la réflexion autant entre les analystes d'ici qu'entre ceux des deux continents.

Étant contre toute forme d'institutionnalisation, en 1986 il établit le Réseau des cartels, idée qu'il emprunta à Lacan, en prenant bien soin de préciser qu'il ne fondait pas. Dans la mesure où ils avaient pour seule fonction de permettre la transmission de la psychanalyse et non de devenir une école de formation reconnue, les cartels constituaient, à ses yeux, une solution de rechange à l'institution. « Ce réseau est donc un lieu de témoignage du travail analytique, sans pouvoir aucun de reconnaissance ni de contrôle ». (Peraldi) Il aura ainsi procuré à une marge psychanalytique que toute forme d'institutionnalisation rebutait une formule de rassemblement et d'échanges en petits groupes de quatre – « trois plus un » – sur les problèmes cliniques, le désir de l'analyste et l'inconscient du groupe.

Il se plaisait, par ailleurs, à dire que la pensée de Lacan l'avait aidé à être analyste et à lire Freud mais qu'il était plus lacanisant que lacanien. Peraldi, en effet, ne parlait pas strictement lacanien. A la fois « en dehors » et « en dedans », il était beaucoup plus dans le paradoxe. Original, voire marginal, refusant tout maître, il aura été beaucoup plus qu'un interprète de l'œuvre de Lacan, tant il avait une pensée propre. Qu'il suffise de mentionner la récurrence au fil de ses écrits de la thématique de la polysexualité qu'il aura élaborée de façon tout à fait personnelle. Parce qu'il avait toute doxa en horreur, afin d'amener son interlocuteur à aller plus avant dans l'expression de sa pensée, il aimait recourir à la provocation, comme Socrate à la maïeutique. Il aura été tout à la fois penseur, érudit, pédagogue, rassembleur et psychanalyste engagé.

Sa disparition précoce a laissé en plan : son séminaire qui servait de phare à la vie psychanalytique montréalaise hors-institution, son activité de clinicien consultant auprès de nombreux analystes, de même que le Réseau des cartels qui n'aura pas survécu à sa disparition.

En guise de conclusion

Donner un aperçu le plus vaste, le plus précis et le plus concis possible de la totalité du champ psychanalytique au Canada, des débuts à aujourd'hui, représentait dès le départ un défi impossible à tenir. Il est important de mentionner que, bien que reposant sur une documentation de première source constituée des témoignages des acteurs et des témoins des événements dont il est fait mention dans cet article, les opinions et interprétations qui y sont exprimées ne reflètent pas nécessairement le point de vue d'aucune organisation psychanalytique. De même, d'autres sources d'information contemporaines à ces événements ont pu ou pourraient leur attribuer une datation ou une signification qui ouvrirait la voie aux conjectures de l'interprétation historique. Pour les dates et pour les interprétations des événements, nous avons retenu celles autour desquelles un consensus s'exprimait. Quand une opinion ne faisait pas consensus, nous en avons indiqué la source. Et, cela va sans dire, l'auteur endosse la responsabilité d'un certain choix éditorial.

Enfin, l'auteur tient à remercier les personnes suivantes qui, à différents titres, l'ont conseillé et aidé dans la rédaction de cet article : Donald Carveth, Alain de Mijolla, Roger Dufresne, Denis Dumas, Louise Grenier, Marie Hazan, Jean Imbeault, Karim Jbeili, Ely Garfinkle, Josette Garon, Martin Gauthier, Isabelle Lasvergnas, Anacleto Milani, Lise Monette, Robert Pelletier, Jacqueline C. Prud'homme, André Renaud, Hélène Richard, Diane Robichaud, François Sirois et René Verreault.

jacques vigneault

180, willowdale

montréal

qc h3t 1e9

vignot@videotron.ca

Références

- Frayn, Douglas H., 2000, *Psychoanalysis in Toronto, Historical Perspectives*, collectif, Ash Productions, Toronto.
- Hazan, M., 1994, Transmission, filiation et institution psychanalytique. Rencontre avec François Peraldi, *Filigrane*, 3, Montréal, 135-161.
- Leonoff, Arthur, Vision 2000, 2001, *Groupe de travail sur la vision*, Société canadienne de psychanalyse.
- Parkin, A., 1987, *A History of Psychoanalysis in Canada*, The Toronto Psychoanalytic Society, Toronto.
- Peraldi, F., 1987, La marge psychanalytique, Frayages, numéro thématique sur « La naissance de la psychanalyse à Montréal », Montréal, 127-141.
- Prados, M., 1954, La psychanalyse au Canada, *La Revue Canadienne de Psychanalyse*, Vol. 1, Montréal, 1-33.
- Scott, W.Clifford M., 1963, *Psychoanalysis in Canada*, document inédit.
- Scott, W.Clifford M., 2001, *Becoming a Psychoanalyst, Memories of W.Clifford M. Scott*, Published Privately, Doretta Batterton-Gatien (514-935-6237).
- Sourkes, T.L.; Pinard, G., 1995, *Building on a Proud Past, 50 Years of Psychiatry at McGill*, McGill University, Montréal.
- Vigneault, J., 1993, « Transferts et déplacements. Fondements de la psychanalyse en Amérique du Nord », *Trans*, n° 3, Montréal, 223-237.
- 02-Roger Dufresne raconte la S.P.M. La naissance de la psychanalyse à Montréal, 1987, *Frayages*, n° 3, Société d'éditions Frayages, Montréal.
- Oral History, Canadian Psychoanalytic Society, The First Two Decades, Workshop at the 77th Annual Meeting, A.P.A., 1989.
- Un certain portrait de famille, 1992, *Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal*, Vol.4, numéro spécial, aussi dans *Le Coq Héron*, Paris, n° 136, 1995
- Vingtième anniversaire de la S.P.M., 1989, *Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal*, Vol.2, n° 2.
- 25^e anniversaire de la S.P.M., 1994, *Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal*, Vol. 7, numéro spécial.

On pourra consulter les sites internet suivants :

- Société canadienne de psychanalyse : <http://home.ican.net/~analyst/indexfr.htm>
- Société psychanalytique de Montréal : <http://www.aei.ca/~spsymtl>
- Revue *Filigrane* : <http://WWW.CAM.ORG/~rsmq/filigrane>
- Site Karim Jbeili consacré à la diffusion des écrits de François Peraldi : Calame [www3. sympatico.ca/jbeili/](http://www3.sympatico.ca/jbeili/)